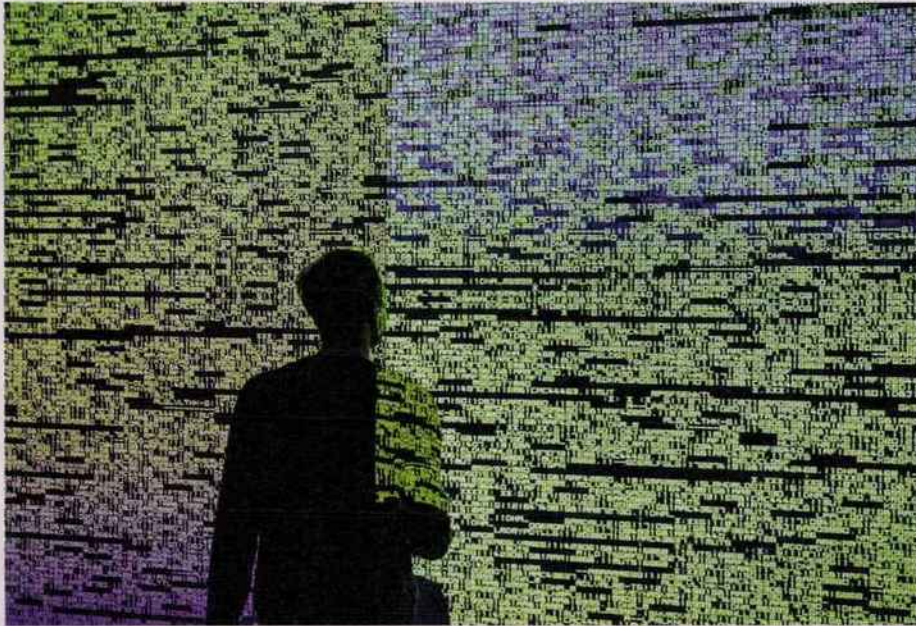




LIVRES



L'ÂGE DU CAPITALISME DE SURVEILLANCE

ESSAI
SHOSHANA ZUBOFF

Les géants du Web, «vampires numériques» qui épient nos moindres faits et gestes, auront-ils raison de nous? Une fresque terrifiante, dont on sort sonné.

TTT

«Nous avons été pris au dépourvu parce qu'il n'y avait pas moyen pour nous d'imaginer pareils actes d'invasion et de dépossession...» L'Âge du capitalisme de surveillance a eu l'effet d'une déflagration quand il est sorti aux États-Unis, en 2018. En se lançant dans l'écriture de cette fresque haletante et terrifiante de près de mille pages, Shoshana Zuboff, docteure en psychologie sociale et professeure émérite à la Business School de Harvard, poursuivait un but : réveiller nos consciences endormies, secouer cet «engourdissement psychique» généralisé, impuissance matinée de résignation dont l'autrice propose une inéluctable généalogie. «Je vous inviterai à raviver votre sens de la stupéfaction», enchérit-elle ainsi page 267, après une première partie ô combien déjà vertigineuse ! En dépit d'un certain lyrisme, et possible

espoir final (invitation à retrouver une liberté bafouée, un «droit au sanctuaire»), le lecteur sort de cette forêt-resser fascinée, sonné, abasourdi.

Il faut dire que la puissance combative de ce livre épique est à la mesure de l'ennemi auquel il s'attaque : les «structures colossales et labyrinthiques» de ce capitalisme de surveillance incarné par les géants du Web, ces «envahisseurs du XXI^e siècle» surnommés Gafam (Google, Apple, Facebook, Amazon et Microsoft) avec lesquels nous avons, depuis le début des années 2000, conclu un «pacte faustien». Un pacte de dépossession signé sur un miroir sans tain : le vampire numérique absorbe tout et sait tout de nous, alors que nous ne savons rien de lui. Cette asymétrie «de savoir et de pouvoir» est fondamentalement antidémocratique : «C'est, selon Zuboff, une forme de tyrannie qui se nourrit du peuple mais qui n'en émane

pas.» Un pouvoir «instrumentarien» porté par une «infrastructure computationnelle», «voile d'abstraction robotisée» nommé «Big Other» – et non plus Big Brother comme dans le roman d'Orwell, 1984. Nous sommes observés, traqués, surveillés dans nos moindres gestes, désirs, motivations. Des «bouteilles de vodka intelligentes aux thermomètres rectaux connectés sur Internet, en passant par tout ce que vous voulez entre ces deux extrêmes», nous sommes réduits à un «flux continu de données», car contraints, à chaque fois que nous rencontrons une interface numérique, de «rendre» au capitalisme de surveillance, «comme à César, son éternelle dime d'approvisionnement en matière première».

Shoshana Zuboff, pour qui la puissance mythique des commencements n'a pas de secrets, excelle à mettre en récit cette stratégie d'invasion inaugurale par Google, pour en faire un tournant de l'histoire du capitalisme, aussi important que celui du fordisme pour le capitalisme industriel. Elle relate une conquête : comment la compagnie, vite concurrencée par Facebook et les autres, a su transformer nos traces numériques, d'abord considérées comme de simples miettes, «déchets» de notre intimité vomis dans les serveurs, en «mine de diamants prête à être creusée et exploitée». L'extraction de ce surplus comportemental, pouvant à terme être prévu et modifié (et donc vendu), devint l'absolue priorité : «L'impératif d'extraction impliquait que les approvisionnements en matière première devaient être fournis à une échelle toujours plus grande», écrit-elle. Et encore : «La combinaison de l'intelligence artificielle en pleine expansion et de l'approvisionnement toujours plus important de surplus comportemental deviendrait le fondement d'une logique d'accumulation sans précédent.» Face à ce monstre omniprésent et vorace, nos vies auraient-elles d'autant diminué ? Nous ne sommes même pas le produit, «nous sommes la carcasse abandonnée»...

– Juliette Cerf

| *The Age of Surveillance Capitalism*, traduit de l'anglais (États-Unis) par Bee Formentelli et Anne-Sylvie Homassel, éd. Zulma, 864 p., 26,50 €.

Hier, pour Google, Apple et consorts, nos données personnelles étaient de simples traces digitales. Aujourd'hui, elles représentent une «mine de diamants», pour l'Américaine Shoshana Zuboff.



UN ÉTÉ NORVÉGIEN

ROMAN

EINAR MÁR GUDMUNDSSON



Été 1978. C'est le temps des utopies pour Haraldur et son ami Jonni. Ils lisent et écrivent de la poésie, citent Bob Dylan en marchant dans les rues de Reykjavik. Ils n'ont pas un sou en poche mais voudraient découvrir la Norvège, puis l'Italie, la Grèce, Paris. Le roman d'Einar Már Gudmundsson est empreint de l'idéalisme de la jeunesse et de la mélancolie du souvenir. Haraldur et sa poignée de copains se font embaucher dans les montagnes norvégiennes. Plus tard viendra la rencontre avec Inga, qui transformera les vacances en expérience initiatique. Sans doute d'essence autobiographique, l'histoire de cette Beat generation islandaise a quelque chose d'universel. Haraldur et les autres finiront par prendre un billet d'avion pour rentrer à la maison. Reste l'écriture, qui sauvera Einar Már Gudmundsson et le maintiendra dans l'insolente liberté de la création. — **Christine Ferniot**

| *Passamyndir*, traduit de l'islandais par Éric Boury, éd. Zulma, 340 p., 21€.



PROCHE-ORIENT

L'AVOCAT QUI MET ISRAËL AU PIED DU MUR

Par Weronika Zarachowicz
Photo Corinna Kern pour Télérama

Grâce à l'acharnement de l'avocat israélien Michael Sfard, des paysans palestiniens ont pu retrouver leurs terres, accaparées par les colons. Mais le combat pour les droits de l'homme devient difficile...

Entre Tel-Aviv et Beer-Sheva pousse une curieuse forêt d'eucalyptus et de pins, dont la verdure tranche sur les terres arides du désert du Néguev. On peut en apercevoir les arbres géométriquement alignés depuis le train, si l'on est attentif ou si l'on voyage en compagnie de Michael Sfard. Cet avocat israélien est intarissable sur l'histoire des boisements, « l'un des signes concrets, visibles, de notre politique sur ces territoires ». Les arbres ont été plantés par le Fonds national juif, pour attester de la présence israélienne, « aux dépens des Bédouins, la communauté la plus démunie du pays, dont la moitié vit dans le Néguev et qui, bien que de citoyenneté israélienne, a été expulsée et déplacée par les autorités depuis les années 1950... »

Ce matin, l'avocat est en route pour le tribunal de Beer-Sheva, en compagnie de sa jeune consœur Carmel Pomerantz. Dix ans déjà qu'ils bataillent pour faire reconnaître les droits d'une communauté de Bédouins sur ces terres. « Leur village a été détruit cent soixante-dix fois par les autorités israéliennes. Les Bédouins le reconstruisent inlassablement. Le combat est long, compliqué, comme la plupart de ceux que je mène... Mais c'est ma façon de contribuer à mon pays. Nos batailles juridiques sont un pan de la lutte pour mettre fin aux politiques de colonisation et de belligérance, pour faire entendre une autre bande sonore que celle des tambours de guerre. Une lutte destinée à rétablir le vrai visage de notre société israélienne. »

Les voix de cette résistance juridique, dont Sfard est l'une des plus célèbres, sont peu nombreuses : une poignée d'avocats israéliens, femmes ou hommes, juifs ou arabes, qui défendent les victimes palestiniennes de l'occupation en Cisjordanie et à Jérusalem-Est, les organisations des droits de l'homme dites « de gauche », ou encore les refuzniks (ces Israéliens qui refusent de servir dans l'armée, par opposition à l'occupation). Leurs points communs ? Des carrières jalonnées de défaites amères, un refus du pessimisme, et un tempérament acharné, « voire obsédé », qui se camoufle chez Michael Sfard derrière un naturel bonhomme et souriant.

« Chaque matin, je consulte les infos, ça me rend fou et je veux transformer cette colère en quelque chose de productif. C'est devenu une addiction », plaisante-t-il quand nous le retrouvons dans ses bureaux de Tel-Aviv, enfilade de pièces lumineuses situées au dernier étage d'un petit immeuble décati. Il dit aussi que c'est « un acte existentiel ». Et qu'à 48 ans, sans cette lutte pour les droits de l'homme, ce petit-fils et fils de dissidents juifs polonais (son grand-père est le grand sociologue Zygmunt Bauman) aurait déjà quitté Israël avec sa femme et ses deux petits garçons. Si sa spécialité ne s'affiche pas sur la plaque discrète à l'entrée de l'immeuble, elle s'expose le long des murs blancs du cabinet. Ici, un plan de la partition de la Palestine, publié en 1947. Là, une vieille carte dénichée dans un marché aux puces, où figure la « ligne verte » tracée lors de l'armistice de 1949 entre Israël et ses voisins, censée devenir la frontière d'un potentiel État palestinien – frontière désormais introuvable. Dans la salle de réunion, son « mur des victoires », des articles de presse, encadrés comme des tableaux, qui relatent ses principaux exploits judiciaires.

L'un d'eux, en particulier, l'a hissé en tête de la liste des ennemis publics de l'extrême droite israélienne : la campagne contre les « avant-postes », autrement dit les implantations sauvages de colons, non autorisées par le gouvernement et construites sur des terres appartenant à des Palestiniens (à distinguer des colonies, elles aussi illégales



Michael Sfard, 48 ans, petit-fils et fils de dissidents juifs polonais, veut rendre son visage humaniste à la société israélienne. Cour suprême de Jérusalem, janvier 2020.

À LIRE
Le Mur et la Porte. Israël, Palestine, 50 ans de bataille judiciaire pour les droits de l'homme, de Michael Sfard, trad. de l'anglais par Bee Formentelli, ed. Zulma, 720 p., 24,50€ (sortie le 6 février 2020).

selon le droit international, mais validées par le gouvernement). Cette offensive judiciaire au long cours, menée avec plusieurs ONG israéliennes, a consisté en « *un véritable déluge d'actions en justice contre les avant-postes* » : plus de cent cinquante recours déposés devant la Cour suprême entre 2005 et 2016! « *De toutes nos batailles, c'est celle qui a eu le plus d'impact.* » Parce que les avocats ont obtenu la démolition de plusieurs avant-postes, dont les deux plus vastes, Migron et Amona. « *Concrètement, beaucoup de paysans palestiniens ont pu rentrer sur les terres auxquelles ils n'avaient plus accès.* » Parce que, politiquement, ce fut une déflagration. Grâce à Sfarid et à ses collègues, au fil des décisions de la Cour suprême, la question de la construction illégale et de l'accaparement des terres est passée au premier plan du débat politique, à une époque où le gouvernement fermait les yeux sur la situation, voire l'encourageait officieusement. Bilan : les constructions sur les terres privées palestiniennes ont complètement cessé depuis. « *Le prix à payer pour les justifier au tribunal est devenu trop élevé. Et la communauté internationale a mis la pression sur Israël, notamment par le vote de la résolution 2334 à l'ONU, fin 2016, jugeant illégales les colonies.* »



Il y a dix ans, le cabinet Sfarid défendait des victimes directes de l'État d'Israël (Palestiniens, Bédouins...). Aujourd'hui, il lui faut défendre aussi leurs défenseurs, ONG, activistes...

Parmi ses autres « enfants judiciaires », Michael Sfarid évoque le déplacement d'un bout du mur construit entre Israël et la Cisjordanie, obtenu devant la Cour suprême, après des années de lutte. Trois kilomètres qui ont permis au village de Bil'in, perché sur une colline à l'ouest de Ramallah, de retrouver une partie des terres qui lui avaient été volées. « *Moins de la moitié... Mais c'est devenu un symbole, grâce à la mobilisation non violente des habitants, des années durant, face aux bombes lacrymogènes de l'armée. Quand les paysans m'ont offert de l'huile d'olive extraite de ces terres, j'ai pleuré.* » Ces trois kilomètres illustrent le « dilemme moral » de Sfarid : un avocat peut-il améliorer la société dans un tribunal ? Ou n'est-il qu'un pion dans le système, qui contribue à légaliser le mur ? Il vient d'y consacrer un ouvrage percutant et sensible, *Le Mur et la Porte*, l'histoire des combats judiciaires menés, aux côtés des avocats pionniers Felicia Langer, Leah Tsemel ou son mentor Avigdor Feldman, contre les pratiques qui ont modelé les vies de millions de Palestiniens – y compris le recours à la torture ou à la déportation de militants.

« *L'occupation, résume Sfarid, repose sur trois jambes: le fusil, la colonie et la loi. Pourquoi Israël n'est-il pas considéré comme un État voyou ? Grâce à la loi qui depuis cinquante-trois*

ans lui permet de légitimer ses actes de domination et de blanchir ses violations du droit international. » Avec l'appui du sommet de la magistrature. « *Notre Cour suprême c'est Dr Jekyll et Mr Hyde. Quand il s'agit de lutter contre la corruption, de promouvoir les droits des LGBT, c'est l'une des plus progressistes au monde, qui traduit ses jugements en anglais pour promouvoir cette image à l'étranger.* » Mais dès lors qu'il s'agit du conflit israélo-palestinien, elle change de visage. « *La plupart de ses décisions ne sont publiées qu'en hébreu. Certes, la Cour a été un recours efficace pour quelques victimes individuelles, elle a atténué certains processus, comme les colonies sauvages, mais l'immense majorité de ses décisions ont élargi les pouvoirs du régime. Pis, les juges ont toujours refusé de se prononcer sur la légalité des colonies et de se conformer au droit international.* »

Comme une bonne partie de la gauche israélienne, Michael Sfarid n'hésite plus à comparer l'occupation avec l'apartheid sud-africain. « *Les critères juridiques du crime d'apartheid sont réunis dans les territoires occupés, avec une séparation, basée sur la nationalité, entre les colons et des Palestiniens niés dans leurs droits essentiels. Et ce, avec l'intention de maintenir cette domination à long terme. Qui aurait imaginé pareille tyrannie venant d'une nation qui connaît mieux qu'aucune autre la douloureuse perte de la liberté, de la propriété, de la dignité humaine ?* » Lui-même a mis des années à l'admettre. Sa prise de conscience a mûri à la fin des années 1990 quand, réserviste de l'armée de terre, il refusa son affectation à Hébron, en Cisjordanie occupée, écopant de plusieurs semaines de prison militaire. « *Au début, je ne savais pas si j'avais craché sur mon pays ou si mon pays crachait sur moi. Puis j'ai trouvé un apaisement, j'ai compris que la limite que je ne pouvais pas dépasser, c'était la "ligne verte".* »

Depuis, le combat s'est durci. « *La société israélienne évolue vers l'extrême droite, isolationniste, chauviniste. L'islamophobie atteint des sommets. Et critiquer la politique gouvernementale se paye cher.* » Il y a dix ans, les clients du cabinet Sfarid étaient des victimes directes de l'État d'Israël (Palestiniens, Bédouins...). Aujourd'hui, 40% de son activité consiste à défendre... leurs défenseurs (ONG, activistes...), tel l'Américain Omar Shakir, directeur en Israël de l'organisation Human Rights Watch, expulsé fin novembre. « *C'est une première, qui en dit long sur l'affaiblissement de notre démocratie.* »

Il en parle avec son père, qui a quitté la Pologne en 1968, après avoir été incarcéré pour activisme contre le régime communiste. « *La situation lui rappelle ce qu'il a connu, quand on accusait les militants d'être des agents des puissances étrangères. Les opposants à la politique israélienne s'exposent aux mêmes attaques. Le gouvernement a élargi le concept d'antisémitisme, ceux qui désapprouvent sa politique sont traités d'antisémites. C'est l'une de ses plus grandes fautes morales.* » Et pourtant, Michael Sfarid, idéaliste et universaliste, continue d'y croire. Un jour l'occupation prendra fin et les Israéliens redécouvriront qu'ils ont des « *fondations morales* » sur lesquelles s'appuyer. En attendant, il a encadré un document dans sa salle de réunion, qu'un certain Albie Sachs lui a offert à Capetown. « *C'est un juriste blanc, militant de l'ANC, qui a perdu un bras et un œil dans un attentat à la voiture piégée perpétré par les services secrets sud-africains. Quand Mandela est sorti de prison, il a dirigé le comité de rédaction de la nouvelle Constitution, avant de devenir juge constitutionnel.* » Oui, assure Michael Sfarid, la Constitution de l'Afrique du Sud post-apartheid est la preuve concrète que les choses peuvent changer ●

(Remerciements de l'auteur à Noa Resheff)



RENTÉE LITTÉRAIRE 1/2

AIRES
ROMAN
MARCUS MALTE



En 2016, Marcus Malte recevait le prix Femina pour *Le Garçon*, roman d'initiation qui traversait trente ans d'histoire, au début du xx^e siècle. Le héros, un enfant sauvage, découvrait la société, l'amour, l'art et la guerre. Fresque lyrique et vertigineuse, c'était aussi une épopée solitaire et pessimiste, rappelant que son auteur venait du roman noir. Avec *Aires*, nous voici sur l'autoroute, en compagnie d'humains qui se croisent et ne devraient pas se rencontrer. Dans un préambule décoiffant, ces hommes du XXI^e siècle sont scrutés comme les vestiges d'un passé « *assurément humain* » par des générations futures dubitatives : « *Ainsi vivaient les êtres de notre espèce en ces temps reculés*, dit la voix du narrateur. *La vie des gens avant le jour d'après.* »

Il y a donc Roland, professeur dans un collège de ZEP. Ou Frédéric, arrêtant son poids lourd sur l'aire de Chavagnes-en-Paillers. Et le vieux Pierre-Peter, dans son camping-car sans âge. Ajoutons un père « *débiteur compulsif* » et son fils mutique, un couple qui meuble les silences, un auto-stoppeur

endimanché agrippant la pancarte où il a écrit « *Ailleurs* », comme si une touche de fantaisie pouvait séduire les automobilistes. Catherine ralentit, mais elle ne s'arrêtera pas. Ils sont tous à la même heure, au même moment – y compris une tortue géante qui aura le dernier mot... Des individus sans aspirations apparentes, rêvant de lendemains meilleurs ou de CAC 40 juteux, de Disneyland ou de reine d'Angleterre. Marcus Malte les dissèque avec leurs rêves à deux balles et leur désir de vivre vite. Il y met une bonne dose d'humour, déployant des écritures différentes qui vont du jeu de mots au détournement poétique, du dialogue décapant au karaoké pour nostalgiques des sixties.

Aires est un roman drôlement désespéré sur l'inaccomplissement de notre passage sur terre. Ces êtres que le romancier ausculte – et qui nous ressemblent – finiront dans le mur. Malte a voulu leur offrir une vie de papier, lancer un cri de rage pour nous secouer, dénoncer nos dérives, nous pousser à en rire et surtout nous réveiller. Le roman sert à ça. – **Christine Ferniot**
| Éd. Zulma, 490 p., 24 €.



ROMAN | SATIRE

LE CLOU

ROMAN
ZHANG YUERAN

En Chine, les retrouvailles de deux amis d'enfance. Et les zones d'ombre du passé qui resurgissent.

TTT

Dans *Le Clou*, son premier roman traduit en français, la jeune écrivaine chinoise Zhang Yueran construit, à huis clos, un dialogue entre deux anciens amis d'enfance qui se retrouvent vingt ans plus tard. Lia Jiaqi, rédactrice de mode, arrive de Pékin au chevet de son grand-père mourant. Cheng Gong, lui, n'a pas bougé de cette ville de province où il vit toujours, dans le même appartement. Durant une nuit de tempête, tous deux évoquent leurs souvenirs. Ainsi du refuge secret qu'ils avaient trouvé dans la chambre d'hôpital du grand-père de Cheng Gong. Ancien directeur adjoint de l'hôpital, cet homme-légume, paralysé, survivait sous assistance respiratoire. Les suites d'une séance d'autocritique durant la Révolution culturelle.

Maîtrisant l'art du suspense, Zhang Yueran distille savamment les pièces d'un puzzle épars. Celui des zones d'ombre du passé. Qu'est-il arrivé exactement au grand-père de Cheng Gong? Quel rôle celui de Lia Jiaqi, un chirurgien de renom, a-t-il joué dans ce drame? Pourquoi le père de la fillette a-t-il fui vers Pékin alors qu'il était un universitaire et un poète en vue? Zhang Yueran est née, comme ses héros, dans les années 1980, époque du basculement de la Chine. Celle où il était bon de quitter l'université pour

se lancer dans les affaires et suivre l'injonction du président Deng Xiaoping : « Enrichissez-vous ! » On enterrait alors le souvenir des atrocités de la Révolution culturelle, le silence constituant la meilleure défense contre la délation. L'autrice évoque avec une étonnante tendresse cette période pourtant si dure. Une tendresse empruntée, sans

doute, au regard que portent les enfants sur cette réalité. Jeux innocents et fantômes, décrits si justement, deviennent, face aux non-dits de parents écrasés par le poids d'une histoire trop lourde, un ultime ressort.

— **Christine Chaumeau**

| Traduit du chinois par Dominique Magny-Roux, éd. Zulma, 592 p., 24,50 €.



Comme les héros de ce puzzle à suspense, Zhang Yueran est née dans les années 1980, quand Deng Xiaoping exhortait les Chinois à s'enrichir.

Rencontre

Avec l'auteure Shih-Li Kow, la Malaisie, "c'est comme dans le Loir-et-Cher"

Réservé aux abonnés Propos recueillis par Christine Chaumeau
Publié le 08/09/2019.



La fable fantasque imaginée par Shih-Li Kow se déroule dans une petite ville fictive de Malaisie. Elle y dépeint avec tendresse et humour un quotidien tranquille et un brin surnaturel. Un joli succès d'édition, à consommer sans modération.

On rencontre Shih-Li Kow à Paris alors qu'elle part en tournée en France, invitée par quelques librairies. Encore étonnée, dit-elle, par l'accueil reçu ici pour son premier roman, *La Somme de nos folies*. Plus de quinze mille exemplaires vendus depuis sa parution dix mois plus tôt, et le Prix du premier roman étranger. Un beau succès pour son éditrice, Laure Leroy, des éditions Zulma, qui réussit ainsi un tour de force : intéresser les lecteurs à une fable fantasque qui se déroule dans une petite ville imaginaire de Malaisie. « *Il a fallu convaincre, car la Malaisie semble loin et inconnue. Mais, une fois accrochés, les lecteurs ont été séduits. L'un d'eux m'a dit "mais c'est comme chez moi, dans le Loir-et-Cher !"* »

À Lubok Sayong, on vit au rythme des rumeurs et des ragots. Située dans une cuvette entre deux rivières, la bourgade est vouée aux inondations. Rares sont les touristes qui s'aventurent dans ce coin éloigné des axes majeurs, sans attraction touristique si ce n'est un lac où, selon la légende, un monstre serait tapi. Shih-Li Kow dépeint avec tendresse un quotidien tranquille, un brin ennuyeux, dans lequel, partant de petits riens, naissent des mythes qui enflent

au fil des conversations entre habitants. « *Je vis à Kuala Lumpur, la plus grande ville de Malaisie. Mais j'aime l'ambiance des petites villes. La vie y a une saveur particulière. On se connaît tous, c'est un creuset d'histoires. Ce mode de vie tend à disparaître face à la modernisation rapide, l'extension des réseaux sociaux. Et ce qui s'y passe ne sera bientôt plus qu'un souvenir.* »

Des petits événements distillés avec drôlerie

À Lubok Sayong, on voit des œufs tenir en équilibre le jour d'une éclipse, une nuée d'insectes assaillir une ministre en visite, et le choix du cercueil d'un défunt peut se révéler fatal. Autant de petits événements distillés avec drôlerie par Shih-Li Kow et racontés alternativement par deux narrateurs. D'un côté, Auyong, un homme d'origine chinoise, à la retraite. De l'autre, Mary Anne, une orpheline, obligée de s'accommoder de la mauvaise humeur de Beevi, une veuve devenue, par accident, sa tutrice. « *J'ai tout d'abord imaginé Auyong. Cet homme mûr, expérimenté, s'est retiré par choix dans la ville de Lubok Sayong, après une carrière à Kuala Lumpur. Il a ainsi le recul sur les deux modes de vie. Mais je voulais aussi une voix plus jeune, plus optimiste, un regard plus enthousiaste, et c'est ainsi qu'est apparu le personnage de Mary Anne.* » Cette dernière tente de dénicher les secrets que renferme la drôle de maison de Beevi, à l'intérieur de laquelle son défunt mari, un musulman polygame, avait construit une aile pour chacune de ses femmes.

À l'instar des deux narrateurs, Shih-Li Kow préfère le rôle d'observateur. « *Je suis rarement au centre de la discussion. Je me tiens plutôt en retrait.* » Chimiste de formation, elle dirige aujourd'hui un centre commercial et se décrit comme une romancière par accident. L'écriture est devenue un passe-temps, une manière de se délasser. « *À l'époque où j'écrivais, c'était pour moi le moyen d'échapper à la lourdeur de l'atmosphère politique dans mon pays. Nous aspirions au changement après plus de soixante ans d'un régime politique monolithique. Il était nécessaire de regarder la vie avec une certaine légèreté, sinon c'était trop triste.* » Elle s'est inspirée des journaux ou d'histoires familiales pour imaginer les anecdotes fantasques et insolites qui émaillent le roman. « *La presse était tellement sous contrôle que, pour remplir les pages, les journalistes racontaient des choses anecdotiques, insolites mais vraies.* »

Absurdités, incohérences et surnaturel

Shih-Li Kow s'amuse en racontant. Elle joue de l'absurde des situations, des incohérences des individus et de la manière dont les politiques manipulent les électeurs, lassés par un régime immuable depuis l'indépendance de la Malaisie, en 1957.

Pour ajouter du sel à la morosité, au fil des pages, les événements surnaturels se succèdent également. Un monstre, un fantôme apparaissent. Rien d'anormal pour Shih-Li Kow. « *Le monde invisible est très présent dans notre quotidien.* » Ainsi, les employés du centre commercial où elle travaille évitent-ils les toilettes du cinquième étage. Tout le monde dit qu'elles sont « *habitées* », alors pas question de s'y rendre. « *Dans notre conception du monde, on doit compter avec ces forces invisibles. Elles peuvent être utiles. Même les plus éduqués font appel à des shamans ou à des guérisseurs. Et surtout, entre nous, on en rit et on prend un plaisir fou à transmettre ces histoires.* » Et nous, à découvrir celles écrites d'une plume tendre et malicieuse par Shih-Li Kow.

La Somme de nos folies, de Shih-Li Kow, traduit de l'anglais (Malaisie) par Frédéric Grellier, éd. Zulma, 384 p., 21,50 €.



LA MAÎTRESSE DE CARLOS GARDEL

ROMAN

MAYRA SANTOS-FEBRES

TTT

Il faut un talent certain pour amener Carlos Gardel (1890-1935), le plus grand chanteur de tango de tous les temps, à côtoyer André Pierre Ledru, prêtre et botaniste français du XVIII^e siècle. Pour traverser Porto Rico de bout en bout, tout en réinventant l'histoire de la pilule contraceptive. Pour écrire des passages magnifiques sur le pouvoir de la chanson, tout en distillant dans ces pages un parfum d'ylang-ylang ou de cannelle.

Du talent, la romancière portoricaine Mayra Santos-Febres n'en manque pas, qui compose avec ce deuxième roman traduit en français une histoire ensorcelante, portée par une écriture exubérante et sensuelle. Celle de Micaela Thorné de los Llanos, « première femme de couleur à sectionner des trompes de Fallopes » sur son

file. Mais en cette année 1935, Micaela est d'abord et avant tout la petite fille de la plus grande guérisseuse de Porto Rico, que les impresarios de Gardel sollicitent pour soigner une énième crise de syphilis du « Zorzal » (la grive, un des nombreux surnoms du chanteur) au faite de sa gloire. A la jeune femme, alors étudiante infirmière, de veiller sur lui, recueillant au passage moult confidences.

Mayra Santos-Febres nous entraîne de la luxuriance de Porto Rico aux bas-fonds de Montevideo, en passant par Toulouse, le Paris des Années folles et les halles de Buenos Aires. Elle réussit surtout un beau portrait de femme sur le point de basculer d'un monde, d'une vie à une autre. — **Yasmine Youssi**
| *La Amante de Gardel*, traduit de l'espagnol (Porto Rico) par François-Michel Durazzo, éd. Zulma, 320 p., 22,50€.



MAIS LEURS YEUX DARDAIENT SUR DIEU

ROMAN

ZORA NEALE HURSTON



« Elle savait maintenant que le mariage ne faisait pas l'amour. Ainsi mourut le premier rêve de Janie, ainsi devint-elle femme. » Mariée avec Logan, un fermier plus âgé qu'elle, Janie s'ennuie. Sa grand-mère lui a imposé cette union, persuadée d'assurer ainsi un avenir stable à sa petite-fille, qu'elle a élevée tout en travaillant comme gouvernante pour une famille de Blancs en Floride. Le mari de Janie voit en elle une jeune fille capricieuse, rétive au rôle de femme d'intérieur. Impatiente d'échapper à un avenir tout tracé, Janie se laisse alors charmer par « un citadinisé, un homme d'élégance. [...] Rien que la chemise et les tours-de-bras de soie suffisaient à éblouir le monde ». Cet ambitieux devient maire d'Eatonville, en Floride, la première ville entièrement habitée par des Afro-Américains, et use de la beauté, de la jeunesse et de l'intelligence de Janie comme d'un trophée. Bientôt Janie se sent à l'étroit dans ce rôle imposé de femme de notable...

Au fil du récit, raconté par Janie dans un long flash-back, se dessine l'épopée d'une descendante d'esclaves, dans le sud des Etats-Unis du début du XX^e siècle. Née en Alabama, Zora Neale Hurston (1891-1960) fut une pionnière de la littérature féministe afro-américaine. Dans son roman, elle égratigne sa communauté, audace qui lui fut reprochée lors de la publication du texte, en 1937, alors que la ségrégation sévissait toujours en Floride. Dans cette très belle nouvelle traduction, on s'habitue peu à peu aux dialogues en argot avant de se laisser gagner par le rythme et la poésie de cette ode à l'amour, à la liberté de choisir son destin.

– Christine Chaumeau

| *Their eyes were watching God*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Sika Fakambi, éd. Zulma, 320 p., 22,50€.



UNE EMPREINTE SUR LA TERRE

ROMAN

PRAMOEDYA ANANTA TOER

Ce troisième opus de la tétralogie indonésienne dépeint avec finesse l'éveil d'une conscience politique.

TT

Poursuivant la publication de la tétralogie *Buru Quartet* – ample fresque historique et politique dépeignant l'histoire des Indes néerlandaises au tournant des XIX^e et XX^e siècles et qui constitue le chef-d'œuvre du romancier indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006) –, les éditions Zulma en proposent à présent le troisième épisode, *Une empreinte sur la terre* 1. Où l'on retrouve le personnage central et narrateur des deux précédents opus, le jeune Minke, devenu journaliste et qui, après un passage par les campagnes qui l'a éclairé sur la vie des paysans, arrive à la Stovia, l'école de médecine de Betawi, seul établissement supérieur ouvert aux indigènes. Minke se sent désormais investi d'une nouvelle mission : apprendre la science pour soigner son peuple. La notoriété qu'il a acquise avec ses articles en fait un élève à part. Il est invité par le Résident général, représentant de la reine des Pays-Bas dans la colonie, on le consulte – le pouvoir colonial aime savoir à ses côtés cet indigène éduqué, brillant et influent. Très vite, pourtant, Minke se sent à l'étroit. Pour que s'accomplisse son destin, ne se doit-il pas de laisser une empreinte sur la terre de ses ancêtres ?

Détaillant le fin mécanisme de la prise de conscience politique et de l'engagement, Toer conduit ici son héros sur le chemin du combat contre la puissance coloniale et nous fait assister à l'affirmation des convictions d'un futur leader. On est certes dans les Indes

néerlandaises du début du XX^e siècle, mais les affres et les questionnements de Minke sont universels. Autour de lui, Toer anime une foisonnante galerie de seconds rôles qui tous participent, par petites touches, au modelage de Minke. Les femmes tiennent, auprès de lui, une place particulière, notamment Mei, son épouse fugace, qui l'éblouit par son engagement auprès des révolutionnaires chinois. On lira, à l'automne, l'épilogue de ses aventures dans *La Maison de verre*.

– **Christine Chaumeau**

1 *Le Monde des hommes* et *Enfant de toutes les nations* sont parus en 2017.

Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos, éd. Zulma, 661 p., 24,50 €.



QUI? COMMENT? POURQUOI?



VOUS L'AVEZ REPÉRÉ?

JOACHIM SCHNERF

Age 30 ans

Profession Ecrivain-éditeur, et inversement.

Actualité Son deuxième roman, *Cette nuit*, réussit l'impossible: une comédie sur le deuil et l'absence.

Antécédents Etre éditeur est son obsession depuis ses premières lectures. Après des études à Strasbourg puis à

Paris, Joachim a donc commencé la ronde des stages dans l'édition française: Liana Levi, Actes Sud, la Série Noire chez Gallimard. Il passe également par la communication culturelle du côté de la SNCF. Le garçon part ensuite pour New York avant d'être engagé par Jean Mattern pour la belle collection Du monde entier de Gallimard. Naturellement, il suit son mentor chez Grasset où il est, depuis dix-huit mois, éditeur de littérature étrangère.

Signes particuliers Devenir éditeur était, dit-il, dans l'ordre des choses. Mais le désir d'écrire est l'autre facette de ce garçon qui parle sans respirer, et n'aime pas perdre son temps. Son premier roman, *Mon sang à l'étude* (éditions de l'Olivier), se déroulait pendant les trois jours précédant les résultats d'un dépistage du sida. Le second, *Cette nuit*, privilégie encore l'unité de temps. Il y a du Woody Allen chez ce jeune écrivain brochant le portrait d'un vieux Juif qui ne résiste pas aux « blagues concentrationnaires ». Réunions de famille, disputes et claquemets de porte à la veille de Pessah rythment ce roman qui lorgne du côté de *Belle du Seigneur*. Normal, Joachim Schnerf a fait sa thèse sur Albert Cohen!

— **Christine Ferniot**

Cette nuit, éd. Zulma, 160 p., 16,50 €.



LE MONDE DES HOMMES

BURU QUARTET. I
FRESQUE
PRAMOEDYA ANANTA TOER

Le premier volet d'une tétralogie passionnante sur l'Indonésie du XIX^e siècle. Entre roman d'apprentissage et quête identitaire.

IT

Chef-d'œuvre de la littérature mondiale, *Buru Quartet*, la fresque historique en quatre tomes de l'Indonésien Pramoedya Ananta Toer (1925-2006), dépeint les Indes néerlandaises à la fin du XIX^e siècle. Cette saga est doublement romanesque : à la fois par le destin tumultueux du personnage principal, Minke, et par les conditions singulières dans lesquelles elle a été composée. Détenu entre 1965 et 1979 pour allégeance au communisme, c'est en prison que Pramoedya Ananta Toer l'imagine, la racontant à ses codétenus du pénitencier de l'île de Buru, à Java. Quand il obtient du papier, il fixe le texte. Mais le *Buru Quartet* restera interdit en Indonésie jusqu'à la fin du régime du dictateur Suharto, en 1998. Premier tome de la tétralogie, *Le Monde*

des hommes s'ouvre sur une note du narrateur, Minke. Dissimulant son vrai nom, il adopte ce sobriquet, contraction du mot *monkey*, « singe » en anglais, qu'un de ses professeurs lui avait lancé. Minke, l'indigène, achève ses études dans la très élitiste HBS, un établissement réservé aux Européens et aux enfants métis. Il se passionne pour les enseignements de ses professeurs venus des Pays-Bas. Au point d'en oublier son identité indonésienne. Un reproche récurrent que lui font ses proches. Minke devient journaliste. Ses articles séduisent les lecteurs mais, écrits en néerlandais, ils sont inaccessibles à ses compatriotes. Doit-il écrire en malais ? Ou être fidèle à la langue des dominants ? Tout ensemble arrogant et naïf, écartelé surtout entre son respect pour les savoirs venus d'Occi-

dent et le joug imposé à son peuple par ceux-là mêmes qui portent haut les idéaux de la dignité humaine, Minke découvre la complexité et les chausse-trapes du monde des hommes. Au fil du roman, il prend de l'étoffe, tel un héros amené à accomplir des prouesses, aiguillonné notamment par un peintre français, et par Ontosoroh, concubine d'un colon et mère de la jeune fille dont Minke est éperdument amoureux...

L'influence des romanciers français du XIX^e siècle et le legs idéologique de la Révolution française imprègnent le texte de Pramoedya qui, fervent contempteur du colonialisme, dénonce les compromissions de l'élite indonésienne. En véritable maître du suspense, l'écrivain achève le premier opus à un tournant du drame.

Le deuxième volume, *Enfant de toutes les nations*, vient de sortir. On se précipite... – **Christine Chaumeau**

1 Ce premier volet a été traduit par Michele Albaret-Maatsch en 2001 chez Rivages.

2 Traduit de l'indonésien par Dominique Vitalyos, d'après la traduction initiale de Michèle Albaret-Maatsch, éd Zulma, 500 p, 24,50€ Les tomes 3 et 4 paraîtront lors du second semestre 2018

Marcus Malte, inclassable lauréat du prix Femina avec « Le Garçon »

Christine Ferniot, 26 octobre 2016



Paru en août, le dernier roman de Marcus Malte laissait le genre du polar pour se consacrer au récit d'initiation et à une critique acerbe du XXe siècle. Son audace a été récompensée.

Les lecteurs de romans noirs ont de quoi se réjouir : Marcus Malte (48 ans) n'a pas rangé ses colères, sa poésie rugueuse, son amour pour le jazz et la nuit, l'histoire et ses soubresauts, en recevant les lauriers des dames du Femina 1. pour son dernier roman, *Le Garçon*. Il a toujours été comme ça, inclassable et aventurier, dynamitant les codes, jouant des coudes pour filer ailleurs. Dès ses premiers ouvrages, *Le doigt d'Horace* en 1996, suivi du *Lac des singes*, l'année suivante, il jongle avec les thèmes du polar : Paris la nuit, un musicien de jazz surnommé Mister et, derrière lui, Bob, un chauffeur de taxi qui n'aime pas rentrer chez lui.

Puis, le romancier file au loin pour des histoires d'amour violentes et improbables (*Carnage, constellation*) ou des récits oniriques qui n'ont rien à voir avec les contes de fée (*La part des chiens*). Après le très beau *Garden of love*, en 2007, où il semble hésiter entre la réalité et ses fantômes, Marcus Malte retrouve en 2011 son duo des débuts, Bob et Mister, traînant dans les rues en quête de la femme perdue et cherchant les notes secrètes que forment *Les Harmoniques* (Série Noire).

Lyrisme et description de la cruauté

Dans ses nouvelles aussi (*Canisses, Far West*, chez In8, *Fannie et Freddy* chez Zulma), Marcus Malte quitte la ville pour un monde de bouseux américains, de voisins trop curieux, avant de retourner en ville pour accomplir une vengeance froide au cœur de Manhattan...

Avec *Le Garçon*, paru en août dernier chez Zulma, Marcus Malte se permet tous les grands écarts : balayer trente ans d'histoire en compagnie d'un enfant sauvage et mutique devenu saltimbanque, héros ou chair à canon. Une épopée, dirait-on, et dont l'écriture change quand le personnage bat la campagne ou tombe amoureux. Un roman d'initiation, sans doute, avec une partition musicale et un désir de disséquer un XXe siècle qui ne sent pas la rose. Marcus Malte n'a pas peur du lyrisme, comme il ne craint pas de décrire la cruauté des guerres et leurs cortèges de monstres. *Le Garçon* est une fresque vertigineuse, traversée par un homme seul.



LES PLEURS DU VENT

ROMAN

MEDORUMA SHUN



Concentration et sang-froid sont exigés à l'entrée de ce roman oppressant, qui commence par un mur d'escalade. Un escalier serpentait autrefois dans l'à-pic de la falaise d'Okinawa, mais les bombardements américains l'ont réduit en miettes, et aujourd'hui lianes et liserons ont poussé dans les ruines. Un terrain de jeu idéal pour les enfants du coin, intrépides et silencieux comme dans *Sa Majesté des mouches*, qui entraînent le lecteur dans une chasse aux squelettes étincelants, vestiges des soldats de la dernière guerre mondiale. Parmi les petits joueurs : Akira, garçon morbide et casse-cou, qui ne dit à personne que la terreur a rendu son sang bleu transparent. Il ne sait pas que celui de son père a la même couleur, depuis qu'enfant il vola un stylo sur le cadavre d'un soldat. C'est avec ce crayon de la honte et de la peur, empli d'une encre poisseuse, végétale et organique, que Medoruma

Shun a écrit ce roman sur le pouvoir asphyxiant de la mémoire. Animaux et végétaux assouvissent leurs appétits macabres sur les hommes, et triomphent dans le paysage, enivrés par leur capacité à défier le temps.

Comme il l'avait déjà fait pour son recueil de nouvelles *L'âme de Kotaro contemplait la mer*, Shun gratte jusqu'à la moelle ses propres souvenirs d'enfant d'Okinawa, né au début des années 1960, alors que l'archipel était encore sous occupation américaine. Il est temps de découvrir l'écriture écorchée, sépulcrale et méditative de cet auteur à part. Selon la religion d'Okinawa, il existe dans la mer, sous la ligne d'horizon, un espace profane et sacré où cohabitent humains et déités, au bord d'un sanctuaire. Medoruma Shun semble parler depuis cet entre-deux, toujours sur le fil, entre la vie et la mort. — **M.L.**

| *Fûon*, traduit du japonais par Corinne Quentin, ed Zulma, 128 p., 16,50 €



L'ODEUR DU CAFÉ LE CHARME DES APRÈS-MIDI SANS FIN

ROMANS | POCHEs
DANY LAFERRIÈRE



Surtout, ne rien oublier de l'enfance à Petit-Goâve, près de Port-au-Prince. Dany Laferrière s'est fait très jeune cette promesse, et il la tient fermement dans ces deux livres, qui multiplient les scènes quotidiennes comme autant de poèmes singuliers. Voici qu'apparaissent Vava et sa robe jaune. Puis l'air s'imprègne d'une odeur vertigineuse : celle du café des Palmes, la préférée de Da, la grand-mère du narrateur. « *Da boit son café. J'observe les*

fourmis. Le temps n'existe pas... » De cet été 1963, il conserve chaque parfum, les lumières dans le soir comme la carresse du matin. Plus tard viendra l'heure de l'adolescence, avec les copains qui ricanent et les filles parfumées comme des mangues. Les vieux font la sieste, les enfants ne croient pas encore aux années qui passent mais, dehors, on entend le bruit des fusils. Ces instantanés pleins de soleil se teintent alors de sang. — **C.F.**

!Ed Zulma, coll Z, 240 p., 9,95€ chacun

Marcus Malte**La Part des chiens**

On peut lire cet étrange roman comme un discret hommage à Dashiell Hammett, à *La Moisson rouge*

ou, mieux encore, à *Cauchemar ville*, cette nouvelle emblématique du maître américain, qui met en scène une bourgade livrée aux seuls intérêts d'une bande d'escrocs et d'assassins. *La Part des chiens* raconte aussi une ville cauchemar, gangrenée par l'argent et la corruption. Une ville au bord de la Méditerranée, où la misère est reléguée dans la partie basse tandis que les puissants se sont retranchés dans les villas sur les hauteurs. Mais *La Part des chiens*, par sa dimension métaphorique, est aussi le récit d'une saisissante quête métaphysique. L'histoire de Zodiak, le voyant, qui garde de son enfance au cirque la carte détaillée d'un ciel nocturne – celui de sa naissance – tatouée sur le corps, parti en compagnie de Roman, son beau-frère et fidèle Sancho Pança, sur les traces de Sonia, la femme qui dansait sur la corde raide, aujourd'hui mystérieusement disparue. Deux hommes sur le bitume, écumant les lieux les plus sordides. Un clodo céleste et son inséparable clébard embringués dans une traversée des ténèbres à la recherche d'un amour aussi vaste qu'absolu. D'une rare noirceur, d'une violence radicale, ce roman funambule en forme de pari hautement casse-gueule tient par la grâce de son écriture, sa puissance romanesque et un véritable talent poétique. Marcus Malte, comme dans *Carnage*, *constellation*, un de ces précédents romans, a l'art de vous faire passer, l'espace d'un mot, de la fange au

plus haut du ciel. Belle manière de refuser, à l'instar de son héros, de se contenter de la part des chiens.

Michel Abescat

Ed. Zulma, coll. « Quatre-Bis », 308 p., 20 €.

A noter : *Mon frère est parti ce matin...*, petit chef-d'œuvre d'humour noir du même auteur, sort aussi chez Zulma (62 p., 8 €).